

Michel HOUELLEBECQ
ANÉANTIR
Flammarion, Paris, 2022

« *La semaine passa rapidement, comme le bonheur.* » (p 482) Voilà la phrase qui, pour moi, résume l'atmosphère de la dernière publication de Houellebecq... une espèce de nostalgie tendre et douloureuse prenant de plus en plus la première place, le cynisme critique habituel de l'auteur refluant petit à petit.

Le livre démarre plutôt comme un Da Vinci Code mondiopolitique dont on espère que l'énigme sera résolue à la fin. Mais en cours de route, la mort et l'amour en décideront autrement, et nous resterons sur notre faim. Mais, dans la vraie vie, n'est-ce pas ainsi ? Nous débarquons dans une histoire qui ne nous a pas attendus et elle continuera sans plus se préoccuper de notre départ. Nous n'avons jamais les clés des mystères, et nous ne pouvons que nous bercer de l'illusion qu'il y a une vie après la mort, une vie dans laquelle tous les mystères nous seront enfin révélés : qui était l'homme au masque de fer ? Jeanne d'arc était-elle une bergère ou un membre de la famille royale ? et où s'est caché Dupont de Ligonès...

Anéantir, c'est l'histoire d'une fratrie, Paul, Cécile et Aurélien. Paul, c'est l'aîné, énarque secrétaire du ministre de l'économie qui se lance comme second dans une campagne présidentielle. Il démarre dans cette histoire comme les (anti)héros de Houellebecq, qui, sous l'apparence d'une réussite sociale vivent un échec existentiel total : un travail sans profondeur, une vie de couple ratée, une sexualité plus proche de l'inexistence que de la médiocrité. Cécile est une catholique solidement arrimée à sa foi, et Aurélien un artisan maltraité par une épouse journaliste aigrie.

Si les hommes sont faibles, peu consistants, les femmes par contre sont fortes. Et elles vont faire évoluer le roman en prenant le pouvoir sur l'auteur. Si, stéréotype incontournable, les hommes sont lâches et égocentriques, ils ne sont rien sans les femmes. Edouard, le père de Paul, victime d'un AVC qui le ferait facilement passer pour un « légume » ne tient que grâce au soutien indéfectible de Madeleine, son aide-soignante devenue sa compagne. Paul bénéficiera de la force de Prudence avec qui progressivement la relation se reconstruira. Le père de Prudence, veuf après l'accident de voiture dans lequel son épouse est morte, ne vaudra guère mieux que celui de Paul : totalement déprimé, il se contente d'attendre la mort en regardant la mer... Aurélien, découvrira la possibilité de l'amour avec l'aide-soignante de son père, mais paiera cher la haine de sa femme qu'il veut quitter.

Des femmes fortes parce qu'elles sont centrées sur autre qu'elles-mêmes. L'amour, ce sirupeux argument de roman à l'eau de rose, est ici ce qui permet de tenir face à la cruauté aveugle de la vie : la mort, la maladie toujours en embuscade. Sans compter la société, maltraitante d'indifférence, de gestion comptable et d'ambitions personnelles. Écrit avant le scandale Orpée, et sur fond de défense d'une euthanasie précoce justifiée par un droit à mourir dans la dignité, le roman pose de biais la question de la valeur de la vie. Une valeur qui ne serait pas seulement économique, quantifiable.

Il y a toujours eu me semble-t-il chez Houellebecq un côté journaliste-sociologue. Mais ici l'ironie s'efface devant les drames. Comme dans le roman de Fritz Zorn¹, la perspective de la mort réveille la vie. Et il est difficile de quitter ses personnages. Les 730 pages du roman, grâce à son écriture simple, sans effets de style remarquables, se parcourent d'une traite, ou presque. On a envie de savoir ce que deviennent les membres de cette famille, entre éloignements et rapprochements, affection et incompréhension. Le sexe oscille entre désespoir et possibilité d'exprimer une tendresse qui ne trouve pas ses mots pour se dire. Sans compter les nombreux rêves qui sont rapportés sans interprétation aucune mais avec une réelle justesse clinique...

Juste une erreur de détail me semble-t-il. Page 525, nous avons les résultats du premier tour de la Présidentielle qui est en toile de fond du roman, et page 531 Houellebecq écrit « *le premier tour était dans dix jours* »... Il voulait probablement écrire « *le second tour* »...

¹ F. Zorn. *Mars*. Gallimard, 1979